

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXIII — No 2
SEPTEMBRE 1945

SOMMAIRE

Hommage à Camille Lemonnier :

Discours de M. Georges Rency	57
Discours de M. Georges Virrès	68
Discours de M. Gustave Vanzype	73

SEANCE PUBLIQUE DU 23 JUIN

Hommage à Camille Lemonnier

La séance est ouverte à 3 heures, dans la grande salle du Palais des Académies, en présence de M. Buisseret, Ministre de l'Instruction publique.

M. Gustave Charlier, directeur, préside. Il ouvre la séance en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

Le centenaire de la naissance de Camille Lemonnier aurait dû être célébré au mois de mars 1944. De fait, à ce moment, les valets de l'occupant qui siégeaient encore à l'Hôtel de Ville de Bruxelles s'emparèrent de ce prétexte pour des manifestations « culturelles » qui se déroulèrent parmi l'indifférence des uns et le mépris des autres.

Il ne pouvait convenir à l'Académie de s'associer à cette parade ostentatoire et sacrilège. Elle s'est alors bornée à fêter à huis-clos ce pieux anniversaire, en une brève séance à laquelle voulut bien assister la fille du maître disparu. Nous avons patiemment attendu l'heure de la liberté enfin reconquise pour dire hautement nos sentiments de gratitude et de fidèle admiration envers le puissant romancier et l'incomparable animateur de notre mouvement littéraire.

C'est de tout cœur que l'Académie salue aujourd'hui par ma voix cette glorieuse mémoire. Et quelques-uns d'entre nous, qui ont eu la joie de le connaître, vont maintenant évoquer, en un raccourci synthétique, quelques aspects de l'homme et de l'œuvre.

Discours de M. Georges Rency

Mesdames, Messieurs,

La nuit qui précéda sa mise en bière, Camille Lemonnier fut veillé par ses amis.

C'était une belle nuit de juin, lumineuse et tiède, pleine d'étoiles et de silence.

Il gisait là, devant nous, sur sa couchette d'étudiant, en habit, baigné dans une moisson magnifique de roses rouges, sa fleur favorite, paré comme pour une fête, avec ce grand air de fierté que son visage aux yeux clos n'avait pas quitté et qui, invinciblement, évoquait un soldat tombé en pleine lutte, étendu, face au ciel, sur le champ de bataille.

Et nous, qui le regardions avidement, qui nous emplissions les yeux et le cœur de cette vision suprême, nous parvenions mal à nous convaincre qu'il fût le Mort, lui qui si longtemps, pendant un demi-siècle, avait été pour nous le Mâle, puissante incarnation de l'énergie, de l'ardeur, des forces vives de la Race.

L'aube parut et, dans les jardins proches, nous entendîmes les nids s'éveiller.

L'un de nous alors saisit un livre dans la bibliothèque et se mit à nous lire à mi-voix les premières pages d'*Un Mâle*, ce cantique au matin dont les phrases harmonieuses et vibrantes mêlées aux mille frissons de cette aube d'été, en présence de cette couche funèbre, jamais ne nous avaient paru plus belles.

Et ce fut soudain comme une résurrection.

Non, il n'était pas mort, l'homme qui avait écrit ces pages, qui avait chanté cet hymne à la vie. Physiquement, il pouvait disparaître. On pouvait l'emporter vers les ténébreuses hypogées. Sa présence spirituelle défiait les hommes noirs qui allaient venir et la pierre déjà soulevée du tombeau. Elle nous restait acquise, intangible, immuable, immortelle, pour notre réconfort et notre consolation.

Et nous nous répétions les paroles que lui-même avait

appliquées à Charles De Coster et à son œuvre : « Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel l'esprit, Nèle le cœur de la Mère Flandre » ou plutôt de la Belgique maternelle ? Lui aussi cet esprit, ce cœur, il les avait portés en lui et d'un effort immense et soutenu, par le truchement de quatre-vingts volumes dont dix au moins sont d'incontestables chefs-d'œuvre, il les avait projetés dans l'éternité.

Eh bien, après trente-deux ans, cette impression extraordinaire, inexprimable de vie qui triomphe de la mort, nous venons de l'éprouver encore au cours des fêtes de son Centenaire.

Partout où nous nous retrouvâmes pour évoquer et honorer sa mémoire, à la Hulpe, dans ce jardin où, si souvent, il planta son chevalet littéraire, à Ixelles, devant sa maison natale, au Palais des Beaux-Arts où l'on a rassemblé ses portraits et ses œuvres, partout ce fut, chez tous ceux qui l'avaient connu et aimé, cette même impression d'une présence réelle, comme s'il était là, invisible, mais vivant d'une vie supérieure, nous enveloppant encore, nous baignant de cette atmosphère exaltante, de ce prodigieux dynamisme que, jadis, il diffusait si généreusement autour de lui.

Et nous nous surprinions à murmurer tout bas, avec la voix de l'âme : « Maître ! Maître ! es-tu là ? »

« Es-tu là, toujours avec nous, auprès de nous, Maître incomparable, Maître providentiel, délégué par le Destin pour être au moment propice, l'éveilleur, l'animateur de notre Renaissance littéraire, le chef et le drapeau de cette petite phalange frondeuse de 1880 qui se lançait si vaillamment à l'assaut de l'Académisme officiel et du Béoïtisme national ; pour être celui qui, prenant sur ses heures de travail si jalousement comptées, ouvrit, dans son humble maison, à sa table familiale, le foyer, le premier foyer littéraire en Belgique où, aux flammes de son enthousiasme, vinrent de partout s'exciter les courages, se réchauffer les faiblesses, s'amalgamer les caractères ; et qui, — M. Georges Virrès vous le dira sans doute, — pendant un demi-siècle, poursuivit, sans un instant de lassitude ou de défaillance,

ce haut magistère de solidarité et d'entr'aide, ce sacerdoce moral grâce auquel notre littérature est devenue ce qu'elle est aujourd'hui et a brillamment conquis l'audience du monde ? »

A cette question tremblante qui se formulait en nous, sous l'influence de je ne sais quelle pathétique illusion, il nous semblait qu'il répondait, qu'il nous disait : « Je suis avec vous. Je suis en vous. Je vous ai donné la substance de ma vie. Je vous ai confié ma pensée et mon œuvre. Soyez ceux qui me continuent, qui me justifient à travers les âges; faites de votre art, comme j'ai essayé de le faire, l'expression de l'âme de notre peuple, des beautés de notre sol, des traditions profondes de la Patrie. Que ma vieille devise de *Nos Flamands* demeure la vôtre : « Nous-mêmes, ou périr ! » Je n'ai été, sans doute, qu'un pauvre homme d'écrivain, en butte à mille difficultés et dont certaines œuvres, je vous l'ai avoué jadis, je l'ai confessé sans ambages dans mes souvenirs, n'ont été que de la littérature alimentaire, soumise aux modes de l'époque et aux exigences du journalisme parisien. Mais au moins mes grands livres, ceux que, du fond des ombres, je revendique encore : *Un Mâle*, *Le Mort*, *La Belgique*, *Happe-chair*, *L'Arche*, *L'Île vierge*, *L'Homme en Amour*, *Adam et Eve*, *Au cœur frais de la Forêt*, *Le Vent dans les Moulins*, *Les deux Consciences*, *Le Petit Homme de Dieu*, *Comme va le Ruisseau*, *L'Hallali*, *La Chanson du Carillon*, au moins ceux-là, ceux-là où je me suis mis tout entier, je suis sûr qu'ils sont bons parce qu'ils sont sortis de mes entrailles, parce qu'ils ont été nourris de ma sève et de mon sang et qu'on y respire l'authentique parfum de notre terre, de ses forêts et de ses plaines, de sa montagne et de sa dune, de toute cette grande, multiple et saine nature patriale que j'ai adorée comme on adore son Dieu. »

Mais j'ai scrupule, Mesdames et Messieurs, à prêter plus longtemps ma voix à ce Maître du Verbe et à faire parler si mal un homme qui écrivait si bien.

C'est lui-même, à présent, que je voudrais vous faire entendre, tel qu'il s'est exprimé et confessé dans des lettres,

des notes furtives retrouvées dans ses papiers, dans ce livre admirable — hier inédit — qui vient de paraître : *Une Vie d'écrivain. Mes souvenirs*, dont les pages éparses ont été colligées par sa fille aînée, fidèle gardienne de sa mémoire, apportant ainsi la plus belle pierre, la plus durable, au monument du Centenaire paternel.

Vous le connaîtrez par là d'une prise directe, vous le surprendrez dans les mouvements de sa sensibilité exquise, dans ses aveux, dans ses élans, dans ses repentirs et aussi, il faut bien le dire, dans ses légitimes accès d'amertume et de révolte devant les dénis de justice dont il fut si souvent l'objet.

Il avait quelque soixante ans et, malgré son labeur forcené, il était demeuré pauvre, quand on s'avisait enfin, en haut lieu, qu'il était temps, peut-être, de trouver un abri honorable pour sa féconde vieillesse. Il fut question de lui donner, à la Conservation du Musée Wiertz, la succession d'Henri Conscience et de Charles Potvin.

Un homme politique en vue, le sénateur catholique Alexandre Braun, s'était activement entremis en sa faveur. Lemonnier l'apprit et lui écrivit pour le remercier de ses démarches qui — d'ailleurs et vous le savez bien — n'aboutirent pas.

De cette lettre émouvante, empreinte, comme tous ses actes, d'une dignité parfaite, je détacherai quelques lignes où chaque mot porte, où tout est à méditer :

« Un écrivain, après un labeur comme le mien et qui ne l'a pas enrichi, a peut-être le droit d'espérer quelque sécurité.

» J'ai tiré de mes livres, comme je l'ai pu, ma subsistance; s'il en est de moins bons, je les fis sous le coup de nécessités pressantes. Il y aurait là un *Confiteor* à faire, dénué d'orgueil et triste. On verrait par quelles luttes de tous genres souvent dut passer ce frère aîné des générations d'aujourd'hui, dont sans doute la plus claire vertu fut d'avoir souffert pour aplanir à ses cadets la voie. J'ignore s'il me sera donné de connaître une réparation à d'antérieurs dénis. A mon âge, où l'horizon décroît sensiblement devant moi, j'aurais aimé

goûter la joie noble de faire un dernier livre en dehors des soucis matériels... Quoi qu'il arrive, il me restera la fierté d'avoir porté au loin, un des premiers, dans un domaine qui longtemps nous parut fermé, le renom du pays. J'ai magnifié, d'une foi incompressible, la terre maternelle et les âges de notre race. Quand mes autres livres devraient disparaître, il resterait encore, pour ma mémoire, ce monument filial : *La Belgique*. »

Est-il besoin de commenter ce passage, d'insister sur l'amère tristesse — une tristesse qui nous fait honte à tous — de ce très grand écrivain, au soir de sa vie laborieuse, penché avec angoisse sur l'incertitude de son avenir et qui, comme malgré lui, se laisse aller à penser et à dire que, tout de même, son pays, qu'il avait si glorieusement servi, ne devrait pas permettre une telle injustice ?

Mais il a tôt fait de se reprendre, de chasser ce furtif relent d'amertume. N'a-t-il pas rendu le bien pour le mal ? Ne reste-t-il pas la *Belgique*, ce monument filial érigé à la gloire de cette Patrie ingrate, et qui, dans sa pensée, demeure son grand livre, la synthèse de toute son œuvre ? Il nous le dira en termes exprès dans une *Vie d'Écrivain* :

« Quand, en 1888, *la Belgique* parut dans la grande édition de 800 pages, format in-4°, je fus à peu près le seul à ne pas m'étonner de ses vastes proportions. J'étais monté au jubé, j'avais chanté l'hymne de ma race; les siècles, devant moi, tournaient les feuillets.

« Tous mes livres furent là en substance, la vie populaire de mes contes brabançons, les rappels de la grande forêt des pourchas du Mâle, les petits jardins mystiques des béguinages de Malines, de Gand et de Bruges, d'où sortirent l'*Hystérique* et, longtemps après, la *Chanson du Carillon*, les Erèbes et les Etnas sanglants de *Happe-chair*, le manoir dévasté de l'*Hallali*, évoqué parmi les antiques ruines mosanes, les tendres et les blonds paysages de l'*Ile vierge*, suggérés par les campagnes des bords de la Lys, la dune du *Petit Homme de Dieu*, entre Furnes et Coxyde.

» Mes romans se composèrent ainsi avec les miettes tombées de la table de ma grande *Belgique*. »

On saisit ici le lien très fort, qui, en dépit des apparences, des variations de sujet et de style, rattache fermement tous les éléments de cette œuvre immense et en fait un tout complet et harmonieux.

Et ce lien, c'est l'amour exalté et exaltant du Maître pour sa terre natale.

Avec quelle sincérité il se reproche, dans le même livre, de l'avoir trahie parfois, oh ! jamais bien longtemps ! pour les « psychies raffinées et byzantines » de la littérature parisienne alors à la mode !

« Quand, écrit-il, avec la terre sous mes pieds et la nature pour décor, je me sens si bien chez moi, le goût de la curiosité et de l'inconnu m'a fait sortir de mon domaine naturel plus souvent que je n'aurais dû. Ajoutez que le rhéteur que je porte en moi comme la presque totalité de mes confrères, et qui est la cause de l'humanité hétéroclite que nous mettons dans nos livres, me versa maintes fois dans l'erreur de me chercher où je ne pouvais trouver qu'une pâle image diminutive de ma personnalité foncière. »

Cette sévérité envers lui-même ne l'empêchera pas cependant de protester quand des critiques pressés... ou malveillants l'accuseront de cultiver successivement tous les genres littéraires en vogue. Ce mot « genre » a le don de l'exaspérer :

« Quand donc les gens qui parlent de mes « genres » reconnaîtront-ils que je suis, selon mes moyens, un écrivain d'humanité, et non un « genriste » ? Chaque livre d'un vrai écrivain est un aspect du monde qui exige des réalisations différentes. »

Il tenait fermement à cette idée — qui est juste — qu'un écrivain ne peut s'enfermer dans un genre, dans un style, dans une formule ou dans une conception étroite du monde, et que la variété doit être la loi du talent comme elle est la loi de la vie.

« J'ai fait, écrit-il superbement, à la fin de son livre : *Les Dames de Volupté*, j'ai fait de mon esprit une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpre et de métaux, dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clairs de lune. Et dites que je suis un prince sans territoire, ceux que je convoite se reculent toujours plus loin devant mes pas. Je suis chez moi partout où me réclame un peu de mystère. Nulle paternité ne me parle plus en mes livres une fois leur zone explorée.

» Le jour où, résigné à me confiner, maître d'un lopin de terre, dans un enclos, je ne regarderai plus vers l'horizon, là-bas, qu'on ferme sur moi ma bière : les vers, comme un fromage, auront mangé ma cervelle. »

L'un des critiques français qui l'ont le mieux compris, le regretté Léon Bazalgette, ne cache pas que, dans certains romans et dans certaines nouvelles, Lemonnier « a parfois glissé hors de sa nature, qu'il s'est même laissé aller, par instants, à refléter des influences ». Mais il ajoute tout aussitôt cette note, d'une justesse parfaite :

« La Nature est tellement forte chez lui qu'à l'instant le plus inattendu, elle reprend soudain ses droits, et que du sein de la « littérature », elle rejaillit en bonds splendides. Le fauve n'est pas mort, il est au repos, il sommeille ou il joue. Toujours la grande voix initiale finit par couvrir les petits bruits accessoires. »

La grande voix initiale ! La voix de la Nature maternelle ! C'est toujours à cela qu'il faut en revenir quand on parle du Maître de la *Belgique*.

Et voici le moment venu, je pense, de vous lire une page magnifique, hier encore inédite, extraite d'*Une Vie d'Écrivain* ; une page où l'amant passionné de la vie chante — car cette prose est aussi belle que de beaux vers — son panthéisme ingénu. Ses souvenirs le reportent à ses vingt-cinq ans. Il est à Burnot, sur les Hauts-de-Meuse, en pleine forêt, loin des villes et des hommes, dans une solitude quasi monastique, en la seule présence de ses dieux.

« Se posséder, écrit-il, vivre le petit héroïsme quotidien, en maître de ses actes et de sa destinée, boire les fleuves dans une gorgée d'eau du torrent, enfermer l'univers dans une étreinte d'amour, sentir bouillonner la sève folle des races dans la coupe de sang de la vie, éprouver qu'on est une minute de l'éternité, et, cette minute elle-même, la croire éternelle ! Enivrement émerveillé d'un cœur ardent dont la joie s'égoutte comme s'effeuillent les roses ! Je fus bien la molécule humaine qui rêve de retourner à la grande matrice primordiale et aspire à recommencer l'hymen universel. Je fus l'individu qui emplit la largeur des poèmes de Walt Whitman, vastes comme un Ramayana et que je devais connaître un jour, bien longtemps après, dans la prodigieuse traduction de cet ami, qui m'arriva tard aussi, Léon Bazalgette. La vie circulait en moi comme une mer, comme les feux d'un brasier, comme un perpétuel dimanche de fête. Je montais en courant la montagne qui s'élevait par delà les terrasses et, là-haut, j'ouvrais les bras, j'avais aux dents le rire à dents nues d'un barbare. Je devins ainsi en puissance, moi-même, un homme des vieilles races régénérées, cet Adam dont j'écrivis l'histoire un jour et qui, sur le chemin des forêts, vit venir à lui sa destinée sous les traits d'Eve, l'épouse et la mère de qui sortira l'humanité nouvelle. »

Il est très beau, ce passage, très significatif aussi. Cette sève ardente qui jetait le jeune Lemonnier à travers la nature, comme un jeune taureau détalant fougueusement à travers les prairies, c'est elle qui vivifie tous ses livres, même les moins importants, et qui fait se lever d'eux, quand on les entr'ouvre, malgré la poussière des années, un souffle frais et fort où s'atteste la présence indestructible de la vie.

Et, d'autre part, quand il évoque son Adam, c'est-à-dire une hypostase de lui-même, voyant venir à lui Eve, l'épouse et la mère d'une humanité nouvelle, régénérée par le retour à la nature, lavée de ses souillures et de ses vices, des déformations morales de toute sorte que lui avait inculquées une civilisation hypocrite et pervertie, c'est elle, cette

humanité nouvelle, qu'il cherche à travers toute son œuvre, c'est elle dont il dessine, comme un Puvis de Chavannes de la plume, la pure et fraîche image dans *l'Île vierge*, dans *Au Cœur frais de la Forêt*, dans *le Vent dans les Moulins*, dans *Comme va le Ruisseau*, avec, à peine, ce léger coup de pouce de l'artiste qui force un peu l'effet pour donner au trait toute sa valeur et projeter la Réalité crue et nue dans l'empire idéal du Rêve et des Enchantements.

Mais voilà qu'au moment où je m'apprête à sceller mon hommage, une inquiétude me saisit. Je crains, tout à coup, que mon admiration ne vous paraisse exagérée, dictée par une amitié que la mort n'a pas dénouée. J'éprouve soudain le besoin de me faire cautionner par quelqu'un de plus grand que moi et dont le témoignage ne puisse être taxé de complaisance. Et vraiment, je n'aurais que l'embarras du choix entre tant de lettres et d'articles dans lesquels Flaubert, Zola, Daudet, Goncourt, Maupassant, Anatole France, Verhaeren, Maeterlinck, Giraud, Eekhoud et vingt autres proclamèrent à l'envi l'estime singulière en laquelle ils tenaient sa personne et son talent.

Si j'étais le témoignage que je vais vous lire, c'est qu'il fut prononcé ici même, dans cette salle, par Iwan Gilkin, critique sagace, sévère et sincère s'il en fut, le 15 février 1921, jour où, en sa qualité de Directeur en exercice, il procéda à l'installation solennelle de notre Compagnie.

A cette époque, Lemonnier était mort depuis 8 ans. Gilkin n'avait pas entretenu avec lui des rapports de particulière amitié. Aucune influence d'aucune sorte ne pouvait l'inciter à gonfler l'éloge rétrospectif qu'il lui discernait.

Or voici comme il parla :

« Certes la nature avait doué Camille Lemonnier d'un génie véritable. Elle lui avait donné, comme aux meilleurs de nos peintres, un œil prodigieusement sensible à toutes les richesses des couleurs et des formes, à toutes les vibrations de la lumière. Avec la faculté de voir le monde innombrable des choses mille fois plus intensément et plus magnifi-

quement que les autres hommes, elle lui avait donné le pouvoir non moins splendide de les nommer. Aucun écrivain du XIX^e siècle, si ce n'est Victor Hugo, n'a possédé, comme Camille Lemonnier, les richesses du dictionnaire, n'a disposé, pour formuler sa pensée ou ses sensations, d'un nombre aussi considérable de mots : nul ne s'est grisé comme lui de sa puissance verbale. Celle-ci lasse parfois le lecteur ; mais dans les meilleurs ouvrages de Lemonnier, elle finit par le vaincre ; elle l'entraîne dans son ivresse, dans sa folie, dans son orgie, qui ressemble aux orgies sacrées des Bacchantes ; son mouvement irrésistible, son bruit étourdissant, son délire surhumain révèlent la présence d'une divinité. Telle est, chez Lemonnier, la bacchanale des mots ; elle n'est point artificielle et froide, née seulement de la mémoire et de la rhétorique ; elle est naturelle et vivante, instinctive, presque animale, jaillie des sources profondes et bouillonnantes de sa sève vitale. A elle seule, elle fait soupçonner son génie. Mais ce ne sont là que les premiers dons que lui a faits la nature. Elle lui a accordé des instincts d'une étrange profondeur, qui communient avec tous les instincts primordiaux de la vie, qui sentent tous les frissons de l'animal, tous les frémissements, tous les appétits, toutes les fécondités, toutes les énergies déchaînées dans la multitude innombrable des organismes vivants. »

Après cette page superbe et vraie, Mesdames et Messieurs, je me sens couvert et rassuré. Et il me semble que je puis conclure :

Grand Poète en prose, de l'illustre lignée des J. J. Rousseau, des Bernardin de St-Pierre, des Chateaubriand, des Maurice de Guérin, des Paul de St-Victor et des Flaubert — et, sans paradoxe, n'aurais-je pu nommer aussi le Bossuet des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* ? — Maître d'une langue aussi riche et nuancée que l'écharpe d'Iris, ayant fait de son œuvre, en ce qu'elle a d'essentiel, l'expression toujours renouvelée d'une vie brûlante et rayonnante, ardent brasier de Foi, d'Espérance et de Charité, non, nous ne nous trom-

pions pas, Camille Lemonnier n'est pas mort. Le Maître est toujours là, vivant parmi nous d'une vie d'éternité.

Et ce premier centenaire que nous fêtons aujourd'hui n'est qu'une première étape sur la route de gloire qui, siècle après siècle, d'une ascension continue, lui assurera un rang sans cesse plus haut, plus éclatant et plus sûr dans l'assemblée des dieux.

Discours de M. Georges Virrès

Mesdames, Messieurs,

Il y a, malgré le recul, une grande émotion qui se lève, après avoir regardé en arrière, à voir par un singulier contraste projeté devant soi ce qui, en dépit du temps, est demeuré tellement vivant dans notre esprit, je veux dire le souvenir de cet écrivain dont nous célébrons le centenaire.

Nous sortions à peine de l'absence de toute littérature, sauf les noms cités cent fois depuis. Il n'y avait presque rien de ce qui, ailleurs, fait la gloire d'une nation. Mais avec l'auteur des *Quatre Incarnations du Christ*, le père de Thyl et le rêveur inspiré d'Acoz, il y avait quand même celui-là : Camille Lemonnier qui mêlait à son renom de très redoutables audaces. Il savait être toute fraîcheur, témoigner de ce don de soi dans la pureté des images, puis s'exalter dans une fièvre qui le jetait aux pires extrêmes, mais toujours avec l'ardent souci de son art, de cet art d'écrire où les mots en appelant les mots engendraient chez lui les idées et faisaient de ce précurseur fulgurant l'un des prosateurs les plus sensibles de notre langue. Car dès que les glossaires avaient alimenté ses facultés en puissance, il connaissait un enivrement et devenait, selon l'expression de Maeterlinck, au royaume du verbe, le berger qui menait le troupeau le plus vaste, le plus divers, le plus docile et le plus magnifique.

Depuis qu'il a disparu, malgré tout ce que l'on a pu dire, sa place reste vide, et le titre de Maître que nous lui donnions tous, n'a plus été véritablement porté par personne. Ni par Giraud, que nous plaçons très haut, mais qui maniait

trop volontiers l'ironie, ni par Verhaeren, tout de suite, malgré sa gloire, familièrement de plain-pied avec son interlocuteur, ni par Eekhoud, dont les sautes d'humeur rompaient souvent le contact.

La remarque vaut d'être faite. Une attitude parfois un peu olympienne et qui, au lieu de nous écarter, nous rapprochait de lui, était le signe extérieur d'un empire auquel chacun se soumettait d'instinct. Avec cela, il ne cessait d'être naturel et sa bonne grâce pour avoir quelque majesté, ne subissait aucune contrainte. C'était un heureux équilibre où le cœur et l'esprit avaient part égale, une de ces réussites qui sont une faveur de l'existence.

Est-il permis, en ce moment, de mêler une note personnelle à l'hommage qui monte de partout, avec les réserves toutefois qui s'imposent à certains d'entre nous ? Peut-être me pardonnera-t-on de rappeler cet instant précis, quand la lecture des pages où Cachaprès s'éveille dans la forêt tout à la fois romantique et naturaliste, me révéla à moi-même, tandis que ce que j'avais pressenti et portais encore confusément, trouva soudain sa voie libératrice, l'expression formelle et imagée d'une passion qui allait devenir la grande affaire de la vie.

Ah ! Que de gratitude chez quelqu'un qui, tout en demeurant fidèle à ses traditions intimes, à de chères croyances, mentirait à sa pensée en ne reconnaissant pas cet éveil dû soudain aux accents frémissants d'un hymne sylvestre qui reste inégalé !

Nous avons rencontré Lemonnier, pour la première fois, il y a... mon Dieu, oui, il y a presque cinquante ans.

Maurice des Ombiaux nous introduisit, Edmond Glesemer et moi, auprès de lui, dans sa maison du Boulevard Militaire. Nous montions assez émus l'escalier, une porte s'ouvrit et l'écrivain vint à nous, les mains tendues. Il avait fière mine, le buste cambré, sa tête léonine rejetée en arrière, le regard droit derrière le lorgnon que retenait un large ruban. Et ce qu'il nous disait, ces paroles vives, pressées, se bousculaient pour atteindre aussitôt la plénitude de l'expression, pour arriver au point d'orgue qui prolongeait

une résonance tandis que persistaient les images largement déployées.

Il m'avait écrit à propos de mes premières pages : « Vous m'avez envoyé, Monsieur, un livre mâle... ». Je pourrais répéter de mémoire toute sa lettre. Glesener avait eu un début étonnant avec son *Aristide Truffaut*. Lemonnier se souvenait de certaines impressions de nuit que j'avais évoquées. Qu'on ne sourie pas. Nous ne devions plus connaître d'encouragements pareils à ceux-là.

Et c'est l'impression qu'il donnait toujours. On sortait de chez Lemonnier décidé à réaliser une œuvre de beauté. Il suscitait l'enthousiasme, une espèce de magnétisme se dégageait de sa nature brûlante. Il n'a jamais connu, ce merveilleux entraîneur, la froideur de la circonspection ou de la réticence. Aller jusqu'au bout de son effort était pour lui une règle à laquelle il ne dérogeait pas.

Cela nous a valu cette œuvre si vaste, où se reflètent sans doute les tendances littéraires diverses de son époque, mais toujours vivifiées au contact de son génie propre et d'une acuité qui n'a sans doute été atteinte par personne.

Ce jour-là, jour de bel hiver, jour de la première rencontre, nous sortîmes déjà avec Lemonnier pour une promenade au bois, miraculeusement givré. Sur le lac glissaient noir contre blanc, les patineurs. Et nous perçûmes soudain, en l'écoutant, une transposition de Breughel, avec une sûreté du trait, une précision dans l'essentiel, une restitution de l'atmosphère que nourrissaient les mots, toujours ces mots si nerveux et justes, grâce auxquels ne cessaient de s'extérioriser des impressions qui recréaient vraiment en ce moment le décor du *Dénombrement à Bethléem* ou du *Massacre des Innocents*.

Plein de bonté et d'encourageante générosité pour les plus modestes d'entre les nouveaux venus, ne voyant dans leurs essais que la promesse d'un heureux avenir, Lemonnier demeurait envers son « écriture » à lui d'une exigence jamais lassée. C'est le propre des écrivains qui furent surtout des artistes de la forme et c'est aussi leur récompense. Ils tendent sans cesse à la plénitude de l'expression. Les dédi-

caces que le romancier inscrivait sur les exemplaires de ses livres destinés aux amis nous apportaient toujours une jolie note, un son inédit, une vive impression d'art; son fier souci ne condescendait pas, même momentanément, à une phrase banale. Et ce n'est pas chose négligeable. Ainsi s'éclaire une personnalité. Tous les détails qui s'y rapportent ont leur intérêt et complètent un portrait.

Chacun de nous le retrouvait tel qu'il était dans ses écrits. Sa vie ne cessa d'être le prolongement de son œuvre. Aucune désillusion n'était à craindre. L'homme incarnait pleinement dans l'existence quotidienne l'auteur de cette lignée qui comprenait la bonhomie un peu narquoise des premiers contes où déjà l'on découvre cette perle « Fleur de Blé » qui arrachait à Huysmans un cri d'admiration, puis la forêt, l'inoubliable forêt du *Mâle*, au cœur frais de laquelle il devait retrouver plus tard des personnages fictifs, transposés, mais éternels. D'après tableaux parfois pénibles précédèrent son clair impressionnisme, une volupté noire, un penchant tourmenté et sensuel coulaient dans ses veines alors que la calme beauté de vastes fresques élyséennes semblait l'avoir requis pour toujours. Le vent de Flandre faisait tourner les moulins dans un ciel catholique et flamand. Une histoire chaste, simple et profonde, suspendait la charnalité de l'inspiration, et ce fut la chanson d'un carillon très pur qui s'égreña le long de son dernier livre.

L'homme qui avait d'autre part célébré toutes les villes, tous les paysages, tous les aspects spirituels et moraux de Belgique leur gardait ici sa ferveur agissante. La fougue des peintres de la Renaissance l'avait soulevé. Jordaens le reconnaissait pour l'un des siens, Rubens lui souriait. Ses affinités originelles avec les Primitifs conféraient en même temps à sa maîtrise le sens du mystère, la divination de l'âme candide et pieuse d'une race pétrie de foi. Résumant les aspirations que l'histoire de notre art national relève dans chaque siècle, les portant en lui comme un trésor, il n'aurait pu s'éloigner de tout cela.

Fêté par Paris, convié par Alphonse Daudet : « Venez, nous vous attendons, vous êtes des nôtres », sa passion

atavique fut la plus forte. Il nous resta fidèle d'esprit et de corps.

Ayant précédé de quelques années l'éclosion de notre renouveau littéraire, on doit se demander si ce mouvement se fût développé avec cette ardeur et cette certitude de victoire si l'aîné n'avait pas été là pour préparer les voies.

Et comment ne pas se souvenir que la jeunesse ne cessa de demeurer en lui, toujours prête à s'épanouir comme aux jours d'autrefois.

C'était en 1912, l'avant-dernière année. Camille Lemonnier, dans un article de *La Chronique*, avait rappelé en souriant ses fougues de style, ses hardiesses d'images, ses flambées de néologismes et s'inclinait soudain très bas devant le génie classique et immortel de la France. Quelques jours plus tard, présidant un déjeuner organisé en l'honneur de Rosny aîné, il prit la parole. Or jamais, au grand jamais il ne fut plus piaffant d'ivresse verbale et dédaigneux de prudence syntaxique. C'était toujours le Lemonnier d'avant-garde, de combat, d'audace, le Lemonnier de nos vingt ans !

On le disait quelquefois orgueilleux. Après que nous eûmes célébré à Bruxelles la sortie de presse du *Petit Homme de Dieu*, son cinquantième volume, des amis à Paris voulurent à leur tour lui tresser publiquement une couronne. Il ne nous cacha pas, à cette occasion, une appréhension :

« Bien entendu, je suis quelqu'un ici, fit-il, dans notre pays, mais là-bas, dans cet immense Paris ? »

Loin de rapetisser l'homme ou l'artiste, une pareille inquiétude l'honore. N'est-ce pas l'incertitude et le tourment de l'écrivain devant la réalisation parfaite de son vœu qui confèrent à ses efforts leur vraie noblesse ?

Ainsi que le rappelait M. Gustave Charlier, notre directeur, nous nous sommes réunis dans l'intimité à l'Académie, encore sous la domination exécrée, mais à la date précise du centenaire, en 1944.

La fille de l'écrivain, Mademoiselle Marie Lemonnier, nous avait fait, comme aujourd'hui, le grand honneur de

répondre à l'invitation de notre compagnie et nous témoignâmes d'un attachement auquel le temps n'avait rien enlevé.

Quelques jours auparavant le hasard m'avait mis entre les mains une page de Léon Cladel, où celui-ci rappelant le foyer familial d'autrefois, nous montrait, avec des paroles émues, le puissant prosateur, encadré de ses enfants, ses deux filles, dont l'une a maintenant aussi disparu.

Marie Lemonnier est seule à porter le nom gravé chez nous au fronton du temple de Mémoire, et, en ces heures commémoratives, tous, ceux qui adhèrent à la pensée entière de l'écrivain comme ceux qui, avec franchise, expriment des réserves à ce sujet — tous ici demeurent unis dans le même sentiment indéfectible.

Nous n'avons rien oublié, d'autres viendront, et la grande ombre lumineuse continuera de luire.

Discours de M. Gustave Vanzype

Pour évoquer complètement, fidèlement, la forte personnalité de Camille Lemonnier, il faut dire le grand rôle de l'écrivain dans le domaine de l'Art. Dans ce domaine aussi Lemonnier fut un animateur, un entraîneur généreux; il exerça une action féconde. Et l'on n'oserait décider quelle passion fut en lui dominante : de celle de la littérature ou de celle de la peinture. Ses romans sont pleins de tableaux, et souvent ses amis peintres ont transposé sur la toile ses visions lyriques.

Lorsque, tout jeune apprenti, j'eus l'honneur d'être accueilli dans la maison de La Hulpe par le maître déjà vénéré, se dressait, dans le cabinet de travail, le portrait devant lequel nous sommes aujourd'hui. Ce fut de ce portrait, exécuté quelques années auparavant, que Lemonnier me parla tout d'abord, pour louer chaleureusement le talent de l'auteur, son ami Isidore Verheyden, pour célébrer les beautés de la Forêt de Soigne à Groenendael où l'ami à ce moment travaillait, enfin pour caractériser l'instinct des artistes de notre école.

De cette première visite, j'ai gardé vivant, sonore, le souvenir d'un éblouissement, d'une sorte d'ivresse : l'éloquence de Lemonnier faisait apparaître des figures et des paysages dans de la matière et de la couleur frémissantes.

Il me semble que me fut échu, en cette première rencontre, le privilège de recueillir l'impression décisive que devait justifier et amplifier ensuite la connaissance de l'œuvre, de la carrière de l'écrivain, toujours associées au labeur de nos artistes, par les sujets des écrits, par le décor, l'atmosphère des romans, par les amitiés, par les influences exercées ou subies, par les constantes et fraternelles communions.

Vous le savez, c'est par de petits livres consacrés aux Salons des Beaux-Arts, de 1863 et de 1866, que débuta la carrière. Ces études, en lesquelles le talent ne donne encore que ses prémices, révèlent cependant une sensibilité si réceptive, une si ferme compréhension des exigences et des possibilités de la peinture, que leur très jeune auteur est, tout de suite remarqué par Joseph et Alfred Stevens, admis dans la familiarité de ces maîtres dont bientôt il sera l'ami.

Amis aussi, les hôtes du petit château de Burnot où Lemonnier s'est passagèrement installé en 1870 : Eugène Verdeyen, Théodore Baron, Félicien Rops. Et certainement, on parle à Burnot beaucoup moins de littérature que de peinture. C'est d'ailleurs sous l'invocation du nom de Rubens que Lemonnier a placé, en 1869, son premier livre important.

En 1870, il consacre un volume de deux cent cinquante pages au Salon de Paris. Et c'est seulement à partir de 1874 que le conteur disputera au critique d'art le labeur de l'écrivain. Mais de ce labeur une large part sera toujours réservée à l'art.

Jamais l'amour à celui-ci voué ne perdra de son ardeur. Toujours se fera plus étroite la parenté entre l'éloquence des œuvres écrites par le romancier et celle des œuvres peintes par ses amis. Jamais ne faiblira la fervente activité du maître dans la mission qu'il s'est assignée dès ses débuts : celle de faire admirer. Cette mission fut conduite par une intense réceptivité physique, mais aussi par une intelligence

lucide, capable de tempérer les effets de l'impulsion. Ainsi, Lemonnier, dans l'étude enthousiaste consacrée à Gustave Courbet, formule soudain cette réserve à son admiration : « La terre n'a pas de pouls chez Courbet; elle ne bat pas. »

Chez le jeune critique, l'intelligence corrige l'instinct. Elle agit de même lorsque, dans son Salon de Paris de 1870, lui que séduit la beauté plantureuse, il salue respectueusement un Puvis de Chavannes, un Fantin-Latour; lorsque, chez nous il est le premier à découvrir Hyppolite Boulenger; et lorsque, dans l'étude sur Courbet encore, sur Courbet l'indépendant, il trouve cette claire formule que l'on voudrait soumettre aux méditations de beaucoup d'artistes d'à présent : « Je ne puis admettre qu'on enlève à la chose qu'on peint la condition essentielle de son existence. »

Cette étude sur Courbet est révélatrice du cas de Lemonnier critique d'art, et même de l'orientation de Lemonnier romancier.

Elle a été publiée en 1868.

Pour expliquer le choix de ce sujet par un jeune écrivain belge destiné à servir avec persévérance l'art belge, il faut évoquer les circonstances dans lesquelles ce choix se fixa. C'était l'heure où la Société libre des Beaux-Arts groupait, à Bruxelles, les artistes rebelles à la tyrannie romantique et résolus à s'inspirer des traditions réalistes qui avaient fait la grandeur et la saine originalité de notre école. Ces artistes s'appelaient Fourmois, Boulenger, Louis Dubois, Félicien Rops, Altred Verwée, Eugène Smits, Charles Degroux, Constantin Meunier. Ils n'avaient pas besoin, pour retrouver la tradition, de chercher ailleurs que chez nous : nos grands maîtres du passé leur offraient les plus précieux exemples.

Mais, à l'époque où ils entreprenaient la lutte contre l'enseignement et les jurys oublieux de ce grand passé, un peintre français livrait en France une lutte analogue. C'était le bruyant, le véhément Courbet, champion intransigeant du réalisme. Les peintres de la Société libre voyaient en lui un allié. Ils le défendaient vigoureusement contre ses adversaires. Ils devaient le défendre, puisque, à y regarder de près, on découvre en les œuvres du peintre français des

accents très proches de ceux de nos vieux réalistes, qu'ainsi sa cause était la leur.

Lemonnier, contemporain de la plupart des subversifs de la Société Libre et qui allait être bientôt leur défenseur ardent, devait partager leur admiration pour le subversif français.

Le surprenant est que l'écrivain de vingt-quatre ans ait pu, dans l'effervescence du combat auquel il était mêlé, maîtriser son admiration fougueuse, et d'ailleurs justifiée, découvrir les faiblesses, les erreurs de Courbet, l'excessive prédominance de l'instinct en son art puissant mais sans horizon. Si sensible qu'il fût au langage de cet instinct proche du sien propre, Lemonnier regrettait qu'il ne fût pas éclairé par l'intelligence, épuré par l'émotion qui ennoblit la réalité, fait plus vastes les décors, plus troublante la matière et toutes choses soumises à une vie commune, à de communes pulsations.

Peut-être confusément encore, Lemonnier cherchait, dans l'œuvre d'art, la sensation de cette vie-là. Il la voulait pour ses livres, il la demandait à l'œuvre du peintre.

Au recueil d'études en lequel il inséra, en 1888, la réimpression de son *Courbet*, il donna ce titre : les *Peintres de la Vie*. Tout ce qu'il a écrit, dans la suite, à la louange d'artistes de chez nous, pourrait être réuni sous cette même appellation. Elle pourrait servir aussi à un recueil plus vaste, en lequel les pages de critique d'art alterneraient avec des descriptions détachées de *La Belgique* ou des romans du maître, et même avec certaines analyses des actions de personnages soumis à de mystérieuses correspondances, aux haleines de la terre, aux mouvements des arbres, à la couleur des fruits et du ciel, à tout cela que la vision aiguë de l'artiste fait plus perceptible, plus sensible, plus agissant.

Sans doute, cette vision n'est point particulière à Lemonnier.

D'abord, il convient de ne pas l'oublier, le temps de la jeunesse et de la maturité du maître est le temps de l'épanouissement du naturalisme. Les personnages du roman français sont imprégnés des sensations émanant des paysages,

de décors longuement décrits. Rappelez-vous les tableaux truculents du *Ventre de Paris*, les tableaux idylliques de la *Faute de l'Abbé Mouret*. Et constatons en passant, qu'on est souvent injuste en reprochant aux écrivains belges de ce temps-là d'être presque exclusivement des peintres. Ils ne faisaient que céder à une tendance partout répandue. En y cédant, ils n'obéissaient pas à une mode. Ils étaient sincères. Comme presque tous leurs compatriotes, ils portaient en eux la passion de la peinture, cette passion qui fait si splendidement féconde, depuis des siècles, notre école et grâce à laquelle l'art est chez nous présent dans tant de demeures modestes, au foyer de tant de Belges avertis, éclairés par elle seule.

Par cette passion, nul ne fût plus possédé que Lemonnier. Nul ne la mit mieux au service de l'imagination, ne la lia plus intimement à la compréhension de la vie, n'associa plus étroitement l'art d'écrire à l'art de peindre. Barbey d'Aurevilly s'en rendait compte. Il écrivait, à propos de l'étude sur Courbet : « M. Lemonnier entend la technique de l'art, il parle du métier avec une précision étincelante. » Barbey d'Aurevilly aurait pu ajouter : « avec une sorte de volupté ».

Il semble, en effet, que devant les œuvres, le critique éprouve un émoi physique autant que spirituel, le même qui doit enfiévrer le peintre quand, de la matière colorée triturée sur sa palette, il fait naître, sur la toile, des formes animées, des saveurs, dans de l'atmosphère vibrante.

Cet émoi, Lemonnier le connaissait bien. C'était lui qu'il cherchait, quand, à toutes les époques de sa vie, il rejoignait ses amis peintres au travail : Verdeyen à Burnot, Boulenger à Tervueren, Verheyden à Groenendael, Baron en Campine ou sur les rives de la Meuse, Meunier au Pays noir, Claus au bord de la Lys.

Il participait à leur labeur. Son imagination faisait plus belle encore la beauté que l'artiste créait, plus belle parce que toute création, en l'exaltant, le transportait dans le rêve. Et, abondamment, les mots se pressaient sur ses lèvres, les mots ruisselaient qui devaient stimuler le labeur et, plus tard,

commenter l'œuvre, inviter, avec enthousiasme, à l'admirer.

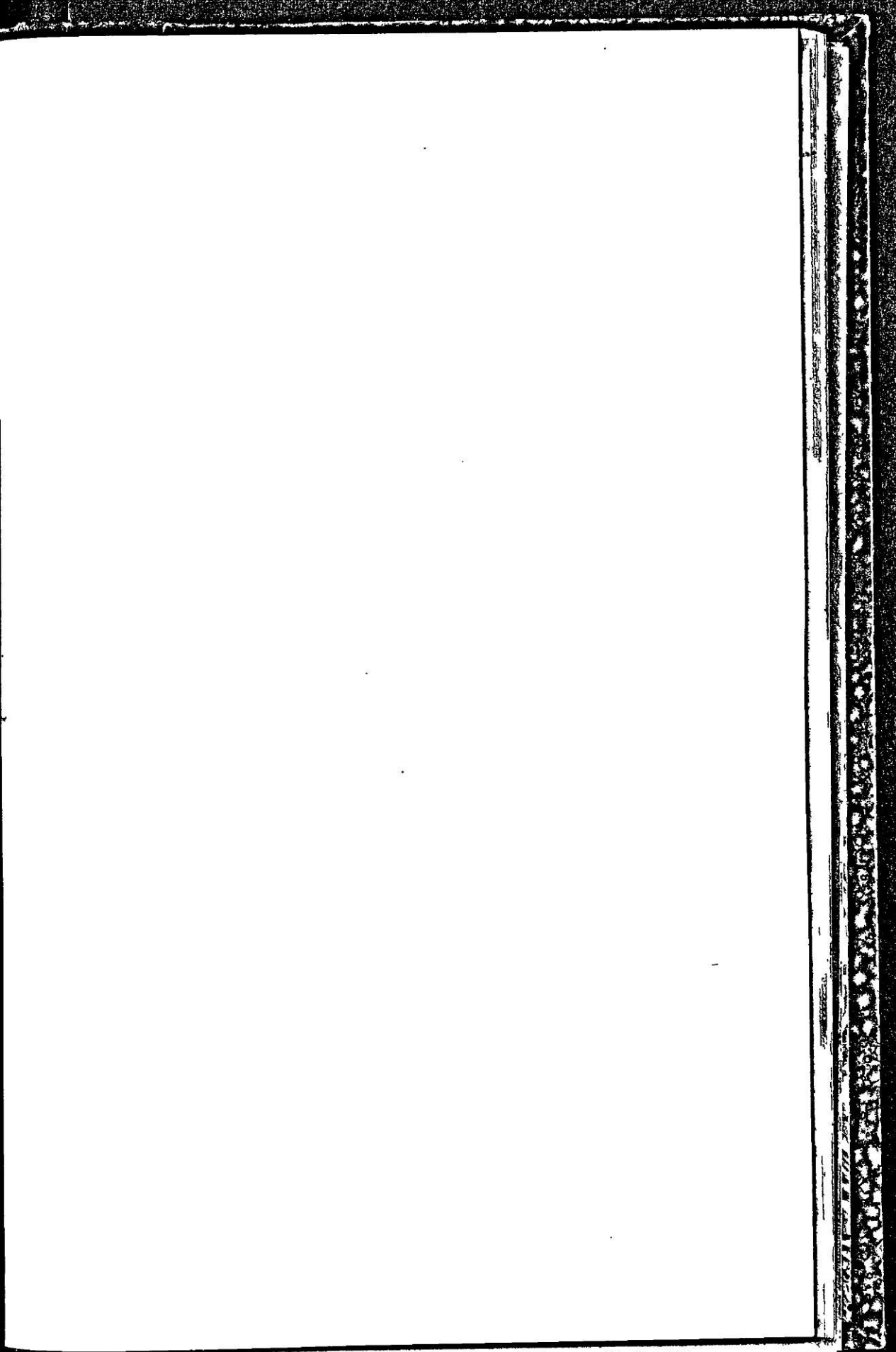
Il avait besoin d'admirer, il avait besoin de communiquer l'enthousiasme. Sans doute, il lui arriva d'exagérer quelque peu. Mais, même dans ce cas, il servait, il stimulait l'effort, il faisait office d'entraîneur. Je ne sache pas, au surplus, qu'il ait jamais méconnu un talent, qu'il se soit jamais trompé autrement qu'en admirant avec excès.

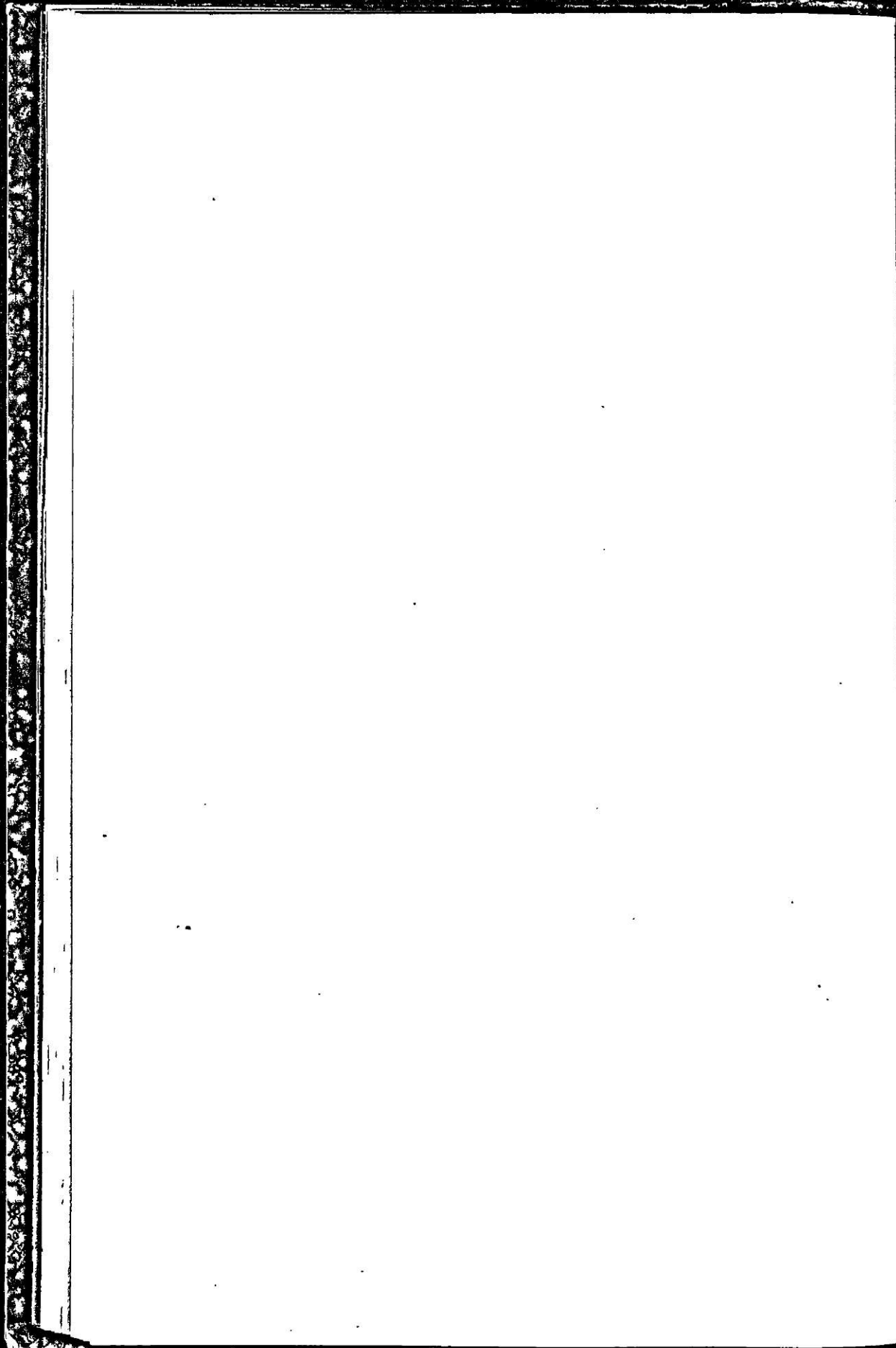
Ainsi, il servit puissamment l'art de son pays, de ce pays qui doit tant de son prestige à ses peintres et par conséquent aussi à tous ceux qui les comprennent et les secondent dans leur tâche. De la ferveur avec laquelle Lemonnier les comprit et les seconda, l'extrait qu'on va vous lire du livre dédié à Emile Claus, vous donnera une idée.

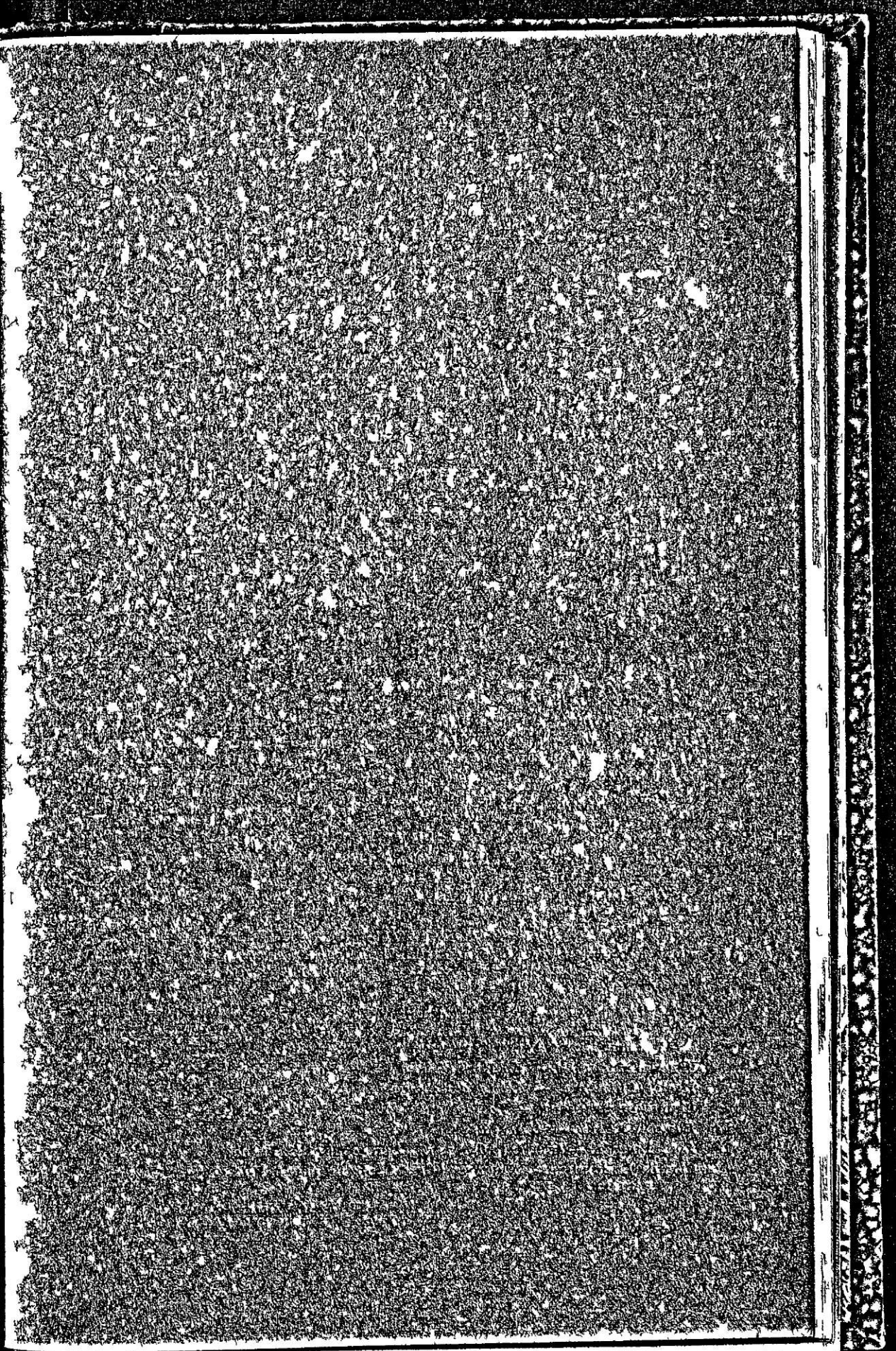
Vous subirez l'accent d'effusion qui fait émouvants tous les écrits de Lemonnier consacrés à nos artistes, le même accent de tendresse dont résonnent toutes les pages en lesquelles il célèbre les paysages de l'Escaut et ceux de la Meuse, tout enfin en quoi il voit la beauté de son pays, la beauté du monde, tout ce qui verse en lui, et de lui fait rayonner, la joie de vivre.

* * *

Au cours de la séance, Mme Hélène Lefèvre et M. Charles Gontier ont lu des pages extraites de *Un Mâle*, des *Noëls flamands* et du livre consacré à *Emile Claus*.







PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »* par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.
Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.
Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.
Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.
Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240, par Maurice WILMOTTE.
L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.
Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.

Textes anciens

- Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*. Edité par Alphonse BAYOT.
La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.
Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.
Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

Rééditions

- Octave PIRMEZ. — *Les Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.
JAMES VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.
Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.
Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.
Edmond PICARD. — *L'Amiral*.
Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par L. Christophe et M. Paquot).
Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.

15842 — H. VAILLANT-CARMANNÉ, Liège
Imprimeur de l'Académie